

Campagne de crimée [suite]

Autor(en): **Todleben**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **9 (1864)**

Heft 18

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-347328>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Voici les résultats obtenus :

CIBLES DE LA SOCIÉTÉ.

Corps.	Arme.	Membres inscrits.	Tireurs présents.	Nombre des coups (5 par tireur).	Moyenne des points par coup.	Le %, des coups touchés au mannequin.
Mousquetaires,	fusil Prélaz,	430	338	1690	1,86	34
Artillerie,	idem,	133	83	415	2,10	36
Génie,	idem,	25	24	120	2,23	42,5
Dragons et courriers,	idem,	26	20	100	2,67	49
Total du Prélaz,		614	465	2325	1,96	36
Chasseurs,	fusil de chasrs,	165	119	595	3,00	48
Carabiniers,	carabine fédér.,	124	104	520	4,03	69
Total général,		893	688	3440		

CIBLES LIBRES.

Fusil Prélaz,	1987	2,09	40
Carabine fédérale,	930	3,52	59
Fusil de chasseurs,	671	3,99	73
Total,	3588		

Il résulte du tableau ci-dessus :

1° Que le 77 % des membres de la société a pris part au tir et qu'un total de 7028 coups a été tiré ;

2° Que la moyenne obtenue par les armes spéciales tirant au fusil Prélaz est notablement supérieure à celle obtenue par les mousquetaires ;

3° Que les résultats du tir aux cibles libres sont supérieurs à ceux du tir de société, sauf pour la carabine fédérale, dont la moyenne subit au contraire une notable diminution. Ce double résultat nous paraît devoir être attribué au fait que le tir libre est plus spécialement fréquenté, pour le fusil de chasseurs et le Prélaz, par les bons tireurs appartenant à ces deux armes, tandis qu'il se présente au tir à la carabine beaucoup d'amateurs n'appartenant pas à l'arme et dont le manque d'habileté influe d'une manière fâcheuse sur la moyenne.

Agréé, etc.

E. R.

Villeneuve, août 1864.

CAMPAGNE DE CRIMÉE,

d'après le général Todleben.

(Suite.)

Le général Todleben approuve Menchikoff de n'avoir pas replié ses forces sur le nord, où elles eussent été resserrées dans un espace insuffisant et maltraitées par les feux de la flotte alliée.

D'un autre côté, l'ennemi aurait pu pénétrer sur les talons de l'ar-

mée russe dans le fort du Nord et occuper toutes les batteries qui défendaient de ce côté l'accès de la rade.

Le jour de sa rentrée dans Sébastopol, Menchikoff ordonna à l'amiral Korniloff de couler une grande partie de la flotte russe entre les forts Alexandre et Constantin : résolution énergique et digne des traditions de l'incendie de Moscou en 1812, mais qui produisit une véritable consternation dans le corps de la marine. Le brave amiral essaya vainement de s'y soustraire en proposant un moyen extrême qui consistait à faire attaquer la flotte alliée, à l'ancre au cap Loukoul, et en cas d'insuccès à s'accrocher aux bâtiments ennemis et à se faire sauter avec eux. Ce projet, plus héroïque que sensé, fut rejeté par le conseil des amiraux et des capitaines de vaisseau, et, en conséquence, le coulage des navires eut lieu le 23 septembre.

Dans la nuit du lendemain, c'est-à-dire du 24 au 25, Menchikoff dirigea son armée sur Baktchisarai. Il prit cette résolution parce qu'il craignait que les alliés, en s'emparant des hauteurs d'Inkermann et de Mackenzie, ne coupassent ses communications et ne le missent ainsi dans une situation des plus fâcheuses. D'un autre côté, il était convaincu que ses forces ne pourraient pas sauver la place si elle était vigoureusement attaquée. Il lui semblait donc préférable d'employer les troupes qui lui restaient à défendre la presqu'île, sauf à intervenir avec son armée renforcée, si la place parvenait à arrêter quelque temps l'ennemi. Ces raisons étaient suffisantes pour justifier le mouvement sur Baktchisarai ; mais le prince aurait dû l'exécuter plus tôt. Il s'en fallut de peu, en effet, que les alliés ne tombassent sur le flanc de ses colonnes pendant qu'ils exécutaient le mouvement dont il sera question plus loin. Si ce mouvement tournant avait été opéré avec plus de rapidité, Menchikoff, au lieu de perdre seulement une partie de ses bagages et de son arrière-garde, eût perdu son armée tout entière.

Après le départ de Menchikoff, la garnison de Sébastopol se composait de 17 bataillons de marins, de 8 bataillons de la brigade de réserve et d'un bataillon de sapeurs : total 16,569 combattants.

Ces soldats, la plupart étrangers aux opérations de la défense des places, devaient tenir tête à une armée de 60 mille hommes d'élite, dans une position très imparfaitement fortifiée.

Nous verrons que les alliés ne surent pas tirer parti de cette situation exceptionnelle, et qu'ils laissèrent échapper deux occasions précieuses de s'emparer de la place par une attaque de vive force.

Il paraît certain que les alliés n'avaient aucun renseignement exact sur l'état des travaux de Sébastopol au moment où ils envahirent la

Crimée. C'est ce qui explique leur hésitation à attaquer le nord de la place, lorsqu'ils s'établirent le 23 septembre sur la rive droite de Belbeck, à une demi-lieue de Sébastopol. S'ils avaient su que toute la défense de ce côté consistait dans le vieux fort du Nord et dans quelques batteries reliées par des cheminements incomplets ; s'ils avaient su que ce fort, construit en 1818, tombait en ruine, qu'il n'était pas en état de résister à une attaque de vive force, malgré les travaux qu'y avait exécutés Menchikoff ; que le jour même de l'arrivée des alliés sur le Belbeck, une partie de son revêtement s'était écroulée sous le poids des terres qu'on avait ajoutées au rempart pour exhausser et épaissir le parapet ; que dans cet ouvrage mal défilé, les soldats n'étaient protégés qu'en se serrant contre la masse couvrante ; que des 47 pièces qui composait son armement, 12 seulement pouvaient battre les abords de la position du côté de la campagne, et que les nouvelles batteries élevées à droite et à gauche du fort, par le général Todleben, n'étaient armées que de 17 bouches à feu ; s'ils avaient su, en outre, que l'amiral Korniloff, chargé de la direction supérieure de la défense, ne pouvait disposer pour la protection du nord de la rade que de 11,350 hommes, presque tous marins ; si les alliés avaient connu toutes ces circonstances, ou seulement en partie, ils auraient, sans doute, donné l'arsaut le 23. La situation des défenses dans cette partie de la place était « *désespérée*, » dit le général Todleben, et, en effet, si les alliés avaient attaqué la position en faisant avancer leur aile gauche, l'armée, refoulée dans un étroit espace, entre le fort du Nord, la rade et la mer, n'aurait eu pour tout moyen de retraite que huit vapeurs et la flottille à rames. Cette attaque, du reste, eût été puissamment secondée par le feu des escadres, lesquelles découvriraient l'aile gauche de la position russe, et pourraient bombarder avec avantage le fort du Nord.

On doit reconnaître que jamais pareille chance ne s'était offerte à une armée assiégeante. Si les alliés en avaient profité, le succès eût été certain, et la garnison du Nord se serait trouvée dans la nécessité de mettre bas les armes, parce que, maître du vieux fort, de la gorge duquel on découvre toutes les pentes du rivage descendant vers la rade, les alliés auraient rendu la retraite des Russes impossible. Du même coup, les assaillants se seraient emparés des batteries qui défendent le nord de la rade et des hauteurs qui dominent la ville du Sud. De ces hauteurs, ils auraient brûlé la flotte (composée encore de dix vaisseaux) et causé de grands dommages à tous les établissements du port et de l'amirauté. Enfin, prenant position sur les terrains escarpés, à l'est de la rade, les alliés auraient coupé toutes les communications de la place avec l'intérieur de la Crimée.

C'était un plan magnifique, d'un succès certain, et dont l'exécution n'eût présenté que des difficultés ordinaires, surtout si Saint-Arnaud et Raglan, au lieu de perdre deux jours sur l'Alma et un sur le Katcha, avaient marché directement sur Sébastopol.

Mais cette bonne fortune, les alliés la laissèrent échapper sans retour. Ils franchirent le Belbeck le 24 et prirent le chemin de Baktchisaraï pour gagner Balaclava, au sud de la Crimée. Le 25, l'armée anglaise, qui marchait en tête de la colonne, mit en désordre l'arrière-garde de Menchikoff (en route vers Baktchisaraï) et lui enleva une partie de ses bagages.

« Les deux armées, dit le général Niel, poursuivant chacune son but, continuèrent cette double marche de flanc qui les aurait jetées l'une sur l'autre si les Anglais avaient eu un peu plus d'avance. Des deux côtés, on s'attribua le mérite d'un mouvement habile ; mais si le prince Menchikoff venait de regagner sa base d'opérations et ses magasins, il abandonnait avec la majeure partie de ses forces, une place dont les défenses étaient encore trop incomplètes du côté du sud pour qu'elle ne fût pas exposée à être enlevée de vive force. Quant aux alliés, ils allaient trouver à Balaclava et dans les baies de la Chersonèse, une base d'opérations désormais assurée ; mais en abandonnant complètement les hauteurs de Mackenzie, si difficiles à reprendre par une attaque faite du côté du sud, ils laissaient au prince Menchikoff la faculté de se remettre en communication avec une garnison nécessairement découragée, de l'augmenter, de la renouveler au besoin, de lui fournir sans cesse des vivres et des munitions. En un mot, les alliés renonçaient à tenir la place investie ; or, sans l'investissement et surtout lorsqu'une armée de secours communique librement avec la garnison, un siège présente des difficultés presque insurmontables. »

Ces justes réflexions prouvèrent que les alliés commirent une grande faute en n'attaquant pas le nord de la place et en ne profitant pas de l'ascendant moral que leur avait donné la victoire de l'Alma.

Ils auraient pu atténuer cette faute en attaquant de vive force le côté sud immédiatement après le mouvement tournant sur Balaclava. Cette attaque était aussi facile que l'autre, mais ses résultats n'eussent pas été aussi décisifs.

Le général Niel reconnaît que la place n'était pas à l'abri d'une attaque de vive force, et, néanmoins, il daigne, avec trop de complaisance, approuver la résolution que prirent les alliés de l'assiéger régulièrement. Les raisons qu'il donne à l'appui de cette thèse sont aussi celles qu'invoqua, dans la suite, le général Canrobert ; mais elles ne sauraient être admises, parce qu'elles reposent sur des indications

dont on a constaté l'inexactitude. Les alliés exagérèrent constamment l'état des défenses, la force de la garnison, de l'armement et des ressources de la place. « On pensa, dit le général Niel, prendre le parti « de la prudence en disposant tout pour une attaque régulière. Ce « moyen n'était pas le plus prompt, *pouvait même n'être pas le plus « sûr*, mais s'il a grandi hors de toute attente les proportions de la « lutte engagée sous les murs de Sébastopol, on ne saurait le regretter « aujourd'hui qu'elle a jeté tant d'éclat sur nos armes. »

Cette réflexion est assurément digne de remarque. Elle prouve que si le général Niel avait eu la liberté de dire toute sa pensée, il eût blâmé franchement les généraux Canrobert et Raglan de n'avoir pas choisi le moyen le plus *expéditif* et le plus *sûr*. Quant à la gloire acquise pendant un siège de onze mois qu'on aurait pu terminer en deux jours, nous ne sommes pas d'avis qu'elle répare la faute et qu'elle dédommage les alliés des longueurs et des difficultés de l'entreprise. Cette gloire, en effet, a coûté la vie à 200 mille hommes, et a fait dépenser inutilement à la France, à l'Angleterre et à la Russie plus de 4 milliards !

Il est intéressant de mettre en regard des faits attestés par le général Todleben, les renseignements qu'avaient procurés aux alliés leurs premières reconnaissances, faites à de grandes distances et avec très peu de soins.

Le général Niel confirme que le résultat de ces reconnaissances donna aux alliés la conviction que les travaux de défense de Sébastopol étaient défendus par un « *armement considérable*. » Ce même général parle de *l'immense artillerie* dont pouvait disposer la place et du développement énorme de l'enceinte, qui, cependant, ne suffisait pas pour placer *l'immense quantité de bouches à feu qui constituait cet armement sans exemple*.

Or, il résulte des tableaux détaillés et des plans d'armement dressés par les soins de l'artillerie russe que, le 25 septembre, — jour où les alliés tournèrent Sébastopol pour occuper le côté sud de la position, — l'armement de la ligne de défense russe ne se composait que de 172 bouches à feu placées dans des batteries en terre, derrière les barricades et les murs crénelés et dans les casernes des bastions. C'était évidemment un effectif en bouches à feu très insuffisant pour protéger un développement d'ouvrages de 7 kilomètres de longueur. Ajoutons que 55 pièces seulement tiraient par embrasures et que la plus grande partie de l'armement se composait de pièces de 18 et de 12, de licornes de 1/2 poud et de canons caronades de 24.

(A suivre.)
